

Deux couverts

Pelletier: Sept heures moins le quart. Je n'y comprends rien. Il ne me semble pas possible qu'on l'ait fait attendre plus d'une heure. C'est extrêmement difficile d'attendre...

[Le valet de chambre passe]
Demandez à Marie qu'elle vous donne le menu

Emile: Bien monsieur

Pelletier: S'il est reçu, je lui donne 100 francs. S'il est refusé... je les lui donne tout de même. (Emile entre et présente le menu).

Merci, c'est parfait. Dites à Marie qu'elle ne manque pas de servir les perdreaux entiers, n'est-ce pas. Je ne veux pas qu'elle les coupe. D'ailleurs priez-la de bien vouloir faire un autre menu où les truffes ne figureront pas. Ce sera une surprise. Vous avez monté des champagnes?

Emile: Oui monsieur

Pelletier: Bien. Quelle heure avez-vous?

Emile: Six heures quarante six monsieur

Pelletier: Ah bon, bon, j'ai six heures 50 moi,

j'avance !... Chut ! La porte de l'ascenseur... on va sonner... (On sonne.) Ça y est... c'est lui... allez vite ! (Le valet de chambre sort.)

Pelletier. — Enfin !... Si on l'a fait attendre une heure, il ne pouvait pas être là plus tôt, pauvre petit.

Émile, rentrant. — C'est Mme Blandin, monsieur.

Pelletier. — Comment, c'est... ce n'est pas M. Jacques ?

Émile. — Oh ! Non, c'est Mme Blandin, monsieur, je suis bien sûr.

Pelletier. — Mais... je... Qu'elle entre. (Le valet de chambre remonte.) Oh ! Pourquoi venir de force ! (Le valet de chambre a ouvert la porte et s'est effacé devant Mme Blandin qui est entrée.)

Pelletier. — Bonjour. (Il ne retire pas les mains de ses poches.)

Mme Blandin. — Bonjour.

Pelletier. — Comment allez-vous ?

Mme Blandin. — Bien... Tu m'en veux ?

Pelletier. — Je vous avais demandé de ne pas venir aujourd'hui.

Mme Blandin. — En refusant de me dire pourquoi.

Pelletier. — C'est inexact ! Pas « en refusant », non, non, en vous priant de ne pas me demander pourquoi.

Mme Blandin. — Je ne vous l'ai pas demandé.

Pelletier. — Non, c'est vrai, hier vous ne me l'avez pas demandé... seulement, aujourd'hui vous venez pour me surveiller...

Mme Blandin. — Oh !

Pelletier. — Pour me surprendre peut-être...

Mme Blandin. — Oh !

Pelletier. — Dame ! Et vous me surprenez, je vous le jure.

Mme Blandin. — Vous vous trompez, mon ami... je passais devant chez vous...

Pelletier. — Par hasard ?

Mme Blandin. — Oui, par hasard... et je venais tout simplement vous rappeler que vous êtes invité à dîner jeudi chez les Fournier.

Pelletier. — Oh ! Oh ! Oh !

Mme Blandin. — Quoi ?

Pelletier. — Voyons, voyons, voyons... nous sommes vendredi aujourd'hui... il y a donc samedi, dimanche, lundi, mardi et mercredi d'ici là... cinq jours ! Et c'est tout ce que vous avez trouvé pour justifier votre visite ?

Mme Blandin. — Je n'ai pas à justifier mes visites.

Pelletier. — Non... et c'est la première fois que cela vous arrive.

Mme Blandin. — Que voulez-vous, depuis une heure que je traîne dans Paris sans savoir où aller...

Pelletier. — Fallait pas sortir !

Mme Blandin. — J'étais dehors.

Pelletier. — Fallait rentrer !

Mme Blandin. — C'est facile à dire.

Pelletier. — Ce n'est pas tellement difficile à faire.

Mme Blandin. — Je suis obsédée, littéralement obsédée par la pensée que vous pouvez faire une chose que je ne dois pas savoir. Ne m'en veuillez pas trop, que diable ! l'amour a des droits.

Pelletier. — Je vous l'accorde, mais il a aussi des devoirs. Et votre amour avait aujourd'hui le devoir de... de...

Mme Blandin. — De vous fichier la paix ?

Pelletier. — Je ne vous le fais pas dire !

Mme Blandin. — Merci bien.

Pelletier. — Viens là. Écoute-moi. Tu m'as fait jurer hier que ce qui devait nous tenir éloignés l'un de l'autre aujourd'hui était une affaire de famille à laquelle tu ne pouvais pas prendre part. Je te l'ai juré — aie confiance en moi. Tu sais combien je t'aime... tu sais que...

Mme Blandin. — Toi aussi, aie confiance en moi... dis-moi ce que tu vas faire...

Pelletier. — Non — ça ne te regarde pas !

Mme Blandin. — Oh...

Pelletier. — Comprends-le comme je te le dis... et je te le dis très gentiment... ça ne te regarde pas !... Tout ce que tu dois savoir, tu le sais. Alors, sois tranquille. (Un temps.)

Mme Blandin. — Tu attends quelqu'un ?

Pelletier. — Je ne te répondrai pas !

Mme Blandin. — Tu attends sûrement quelqu'un, car depuis que je suis là tu as regardé quatre fois la pendule.

Pelletier. — Non... cinq fois.

Mme Blandin. — Je t'en supplie... rassure-moi... dis-moi la vérité. Si ça doit me faire de la peine, je préfère le savoir, tant pis !... Dis ?... Dis ?... En tout cas, tu peux répondre à cette simple question : est-ce que ça me ferait de la peine si je savais ce que tu vas faire ?

Pelletier. — J'espère que non.

Mme Blandin. — Un jour, tout de même, tu me le diras, n'est-ce pas ?

Pelletier. — Oui !

Mme Blandin. — Ah !... Quand ?

Pelletier. — Le 21 février 1982 !

Mme Blandin. — Qu'est-ce que c'est que cette date ?

Pelletier. — Mon premier centenaire. (*Un temps.*)

Mme Blandin. — Sais-tu ce que je crois ?

Pelletier. — Non...

Mme Blandin. — Eh ! bien, je crois que, tout ça, c'est un jeu que tu joues pour m'éprouver. Oui — seulement je te préviens que c'est un jeu dangereux !... Tu sais que je n'ai pas l'habitude de faire des menaces... mais, d'un autre côté, chacun a son caractère et il y a des gens nerveux qu'il est peut-être maladroit de pousser à bout !

Pelletier. — Oui ?

Mme Blandin. — Oui !... Qu'on fasse ça à une enfant... qu'on s'amuse à la faire enrager, passe encore... mais ce genre de plaisanteries n'est plus de mon âge. Si tu as réellement l'intention de garder ton secret jusqu'en dix-neuf cent je ne sais plus combien... eh ! bien, mon ami, garde-le... seulement moi, je peux te jurer que jamais...

Pelletier. — Assez, Madeleine... cette discussion pourrait mal finir et vraiment, cela n'en vaut pas la peine !... Tu me connais assez pour savoir que rien ne peut me faire parler quand je veux me taire.

Mme Blandin. — Cependant...

Pelletier. — Rien.

Mme Blandin. — Je te donne ma parole d'honneur que je regrette d'être venue et que je voudrais ne pas te questionner davantage... mais c'est plus fort que moi !... Il faut que réellement mon inquiétude soit grande aujourd'hui puisque, jusqu'à présent, je me suis inclinée, sans les discuter, devant toutes les exigences de notre situation — ça, reconnais-le... (*Il regarde sa montre.*) Ne regarde pas tout le temps ta montre... je sais que tu veux que je m'en aille... mais avant de m'en aller, moi, je veux que tu comprennes bien ceci. Je ne t'ai jamais reparlé de notre mariage — que je souhaite tant — depuis que tu m'as fait comprendre qu'il fallait y renoncer à cause de ton fils. Je tolère donc, par amour, une existence fort peu agréable, tu peux me croire. Car enfin, je suis fière de toi, tu le sais... je voudrais t'aimer en pleine lumière... et tout cela m'est refusé !... Par respect pour ce jeune homme, je ne peux venir chez toi que clandestinement, de cinq à sept. Enfin, je dois faire taire sans cesse mon orgueil de femme...

Pelletier. — Il ne t'obéit guère !

Mme Blandin. — C'est bien — adieu ! (*Elle passe devant lui. Il la retient et la prend dans ses bras.*)

Pelletier. — Embrasse-moi donc, va — et calme-toi. En voilà une histoire !

Mme Blandin. — C'est une femme que tu attends ?

Pelletier. — Grosse bête !

Mme Blandin. — En tout cas, après le dîner... tu pourrais me retrouver quelque part...

Pelletier. — Hier déjà je t'ai dit que non.

Mme Blandin. — Alors, c'est que tu ne dînes pas seul ?

Pelletier. — Évidemment !

Mme Blandin. — Tu dînes ici, chez toi ?

Pelletier. — Je ne sais pas encore... (*Un temps.*)

Mme Blandin. — Je t'aime...

Pelletier. — Oh ! Ça, sûrement...

Mme Blandin. — On remue à côté.

Pelletier. — C'est sans doute Émile qui met le couvert...

Mme Blandin. — Ah...

Pelletier. — Quoi ?

Mme Blandin. — Alors tu dînes ici ?

Pelletier. — A demain.

Mme Blandin. — Un instant...

Pelletier. — Où vas-tu ?

Mme Blandin. — Je veux voir quelque chose...

Pelletier. — Madeleine, reste là...

Mme Blandin. — Non, je veux voir quelque chose ! (*Elle ouvre la porte de la salle à manger.*)

Pelletier. — Eh bien, tu vas voir quelque chose — tant pis pour toi !

Mme Blandin, qui est dans la salle à manger. — Tiens ! Tiens ! Tiens !... Et quel menu ! Fichtre ! Du homard, des perdreaux, du champagne... oh ! la, la... (*Elle rentre en scène et referme la porte de la salle à manger.*) Et seulement deux couverts !

Pelletier. — Tu n'as pas questionné le valet de chambre ?

Mme Blandin. — Oh...

Pelletier. — Ça viendra !

Mme Blandin. — Tu me donnes ta parole d'honneur que ce n'est pas une femme.

Pelletier. — Je te donne ma parole d'honneur que ce n'est pas une femme.

Mme Blandin. — C'est quelqu'un que tu connais très bien ?

Pelletier. — Sait-on jamais !

Mme Blandin. — C'est ton fils ?... Hein ?... C'est ton fils ! Dis ! Dis ?... Avoue que j'ai deviné, tout de suite... N'est-ce pas que c'est

ton fils ?... Dis... maintenant que je le sais... Pas ?... Dis ?... Dis ?... Dis ?

Pelletier. — Oui, là !

Mme Blandin. — Ah !... J'en étais certaine !

Pelletier. — Alors, tu es impardonnable d'être venue !

Mme Blandin. — Non, je plaisante. Non, ça, vraiment, je ne m'en doutais pas le moins du monde !... Je m'en doutais d'autant moins que quand tu as à voir ton fils... il te faut généralement un quart d'heure. Et ce qui m'a empêchée de supposer que ce fût lui... c'est que cette fois-ci, il te faut la journée, le dîner et la soirée... Qu'est-ce qu'il y a donc, mon Dieu... pourquoi ce mystère... ~~et pourquoi ce repas fantastique ?~~

Pelletier. — Oh ! Fantastique...

Mme Blandin. — Magnifique en tout cas !... Pourquoi ?

Pelletier. — Tu ne comprendrais pas.

Mme Blandin. — Tu me l'expliqueras.

Pelletier. — Non...

Mme Blandin. — Pourquoi ?

Pelletier. — Je te connais, tu vas rire...

Mme Blandin. — Non, je te le jure.

Pelletier. — Ben... heu...

Mme Blandin. — Dis vite...

Pelletier. — Eh bien, voilà... Jacques passe aujourd'hui son baccalauréat !

Mme Blandin. — C'est pour ça ?

Pelletier. — Tu vois !

Mme Blandin. — Oh ! Écoute, il n'y a vraiment pas de quoi pleurer.

Pelletier. — Mais je ne te demande pas de pleurer. Je ne t'ai rien demandé. Et encore une fois j'avais raison — ça ne te regardait pas ! Je m'en veux à présent de te l'avoir dit. *(Un temps.)*

Mme Blandin. — C'est très important, le baccalauréat ?

Pelletier. — Pas celui des autres... tu vois. *(Un temps.)*

Mme Blandin. — Tu l'aimes, hein, ton gosse ?

Pelletier. — Ne parlons pas de lui, veux-tu. *(Un temps.)*

Mme Blandin. — Dans le fond, tu l'aimes plus que moi.

Pelletier. — J'en ai peur.

Mme Blandin. — C'est charmant !

Pelletier. — Je suis de ton avis. *(Un temps.)*

Mme Blandin. — Tu crois qu'il sera reçu ?

Pelletier. — S'il ne l'est pas là-bas... il le sera ici. *(Un temps. Mme Blandin se lève pour s'en aller.)*

Pelletier, approuvant son départ. — C'est ça...

Mme Blandin. — A demain...

Pelletier. — Tu es fâchée ?

Mme Blandin. — Je suis jalouse !

Pelletier. — Ah ! Dame, il y a de quoi !... A demain.

(Pelletier accompagne Mme Blandin qui s'en va.)

(La scène, un instant, reste vide.)

(Pelletier et le valet de chambre rentrent en scène en même temps, l'un par la porte du fond, l'autre par la porte de la salle à manger.)

Le valet. — Monsieur, Marie voudrait savoir pour quelle heure est le dîner.

Pelletier. — Je me le demande. Sept heures !... Est-il possible de faire attendre ainsi des enfants... et des parents !... Que voulez-vous, nous dînerons aussitôt que M. Jacques sera là...

Le valet. — C'est à cause des perdreaux... *(On sonne.)*

Pelletier. — Elle peut les mettre ! Allez ouvrir. Enfin !... C'est toi ?

Jacques, entrant. — Oui, papa.

Pelletier. — Eh bien ?

Jacques. — Recalé !

Pelletier. — Oh !... Embrasse-moi tout de même ! *(Jacques embrasse son père.)*

Pelletier. — Mon pauvre petit !... Oh !... Et... quand l'as-tu su ?

Jacques. — Que j'étais recalé ?

Pelletier. — Oui.

Jacques. — A... cinq heures et demie.

Pelletier. — A cinq heures et demie ?

Jacques. — Oui, papa...

Pelletier. — Oh ! Ce n'est pas possible ?

Jacques. — Mais si, papa, pourquoi ?

Pelletier. — Tu sais l'heure qu'il est ?

Jacques. — Oui, il doit être six heures...

Pelletier. — Non, mon petit, non... il est sept heures cinq. Et j'attends depuis quatre heures !

Jacques. — Je te demande pardon, papa.

Pelletier. — D'où viens-tu ?

Jacques. — Je... j'ai été... heu...

Pelletier. — Où as-tu été ?

Jacques. — J'ai été avec des camarades...

Pelletier. — Oui, mais, où... où as-tu été ?

Jacques. — Nous avons été prendre quelque chose...

Pelletier. — Vous avez été prendre quelque chose... C'est superbe ! Et tu n'as pas pensé à moi... tu ne t'es pas souvenu que j'attendais ici le résultat...

Jacques. — Si, papa... mais le temps a passé si vite...

Pelletier. — Je ne trouve pas. (*Un temps.*) Assieds-toi, ne reste pas debout. Et, pourquoi as-tu été recalé ?

Jacques. — Ils m'ont posé des questions stupides !

Pelletier. — Ça m'étonne. Peut-être t'ont-elles semblé stupides parce que tu les ignorais. Quelles sont les questions auxquelles tu as mal répondu ?

Jacques. — D'abord, il m'a posé en histoire une question que je n'avais jamais étudiée...

Pelletier. — A qui la faute ?

Jacques. — Alors, comme je n'ai pas su répondre... il a fait le malin, et il m'a demandé sur un ton vexant si je savais au moins quel avait été le héros de la bataille d'Arc...

Pelletier. — Et tu as répondu ?

Jacques. — J'ai répondu en rigolant : Jeanne d'Arc !

Pelletier. — Oui, eh bien, je trouve la réponse plus stupide que la question. En géographie ?

Jacques. — En géographie, il m'a demandé quels étaient les principaux fleuves de l'Australie !!! Comment veux-tu savoir ça !

Pelletier. — En l'apprenant. Je ne vois pas d'autre moyen. A plusieurs reprises, cet hiver, mon petit, je t'ai proposé de t'appliquer davantage... tu ne me semblais pas au point... mais, chaque fois que je t'en ai fait l'observation, tu m'as juré que tout « allait très bien... », et ma foi, tu avais fini par me donner ta confiance ! Enfin, c'est fait, c'est fait. Je ne m'exagère pas la gravité de cette aventure, bien entendu... ce n'est pas un désastre, mais c'est un avertissement, et je te conseille de donner un bon coup de collier cet été afin d'être prêt, afin d'être complètement prêt en octobre prochain. C'est bien en octobre, n'est-ce pas, que tu repasses ?

Jacques. — Qui, on peut se représenter en octobre.

Pelletier. — Comment, on peut ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?

Jacques. — Heu... ben...

Pelletier. — Parle...

Jacques. — Ben, ça veut dire que j'aimerais autant ne pas repasser...

Pelletier. — Qu'est-ce que tu dis ?

Jacques. — Oui, quoi... j'aimerais mieux en rester là. Moi, je m'en fiche du baccalauréat !

Pelletier. — Ah ! Oui ?

Jacques. — Oui... je ne connais rien de plus bête que ce truc-là !

Pelletier. — Allons donc ?

Jacques. — Ah ! la, la !

Pelletier. — Oui, seulement, moi, je ne m'en fiche pas du baccalauréat.

Jacques. — Ça, c'est autre chose !

Pelletier. — Oui, et c'est même une chose qui a son importance. Mais tout de même, je ne serais pas fâché de savoir pourquoi tu te fiches du baccalauréat.

Jacques. — Oh ! C'est bien simple... je me suis aperçu aujourd'hui que tous les idiots avaient été reçus !

Pelletier. — Vraiment ?

Jacques. — Oui.

Pelletier. — Et les élèves intelligents ont tous été refusés ?

Jacques. — Oui !

Pelletier. — Exemple : toi !

Jacques. — Oui.

Pelletier. — C'est admirable !

Jacques. — Moi, je les connais, papa, les camarades de ma classe ! Il y en a deux, tiens... Rondel et Debacker, ils ont eu le maximum de points... eh bien, je n'ai jamais rencontré deux types plus bêtes. Il n'y a pas moyen de causer avec eux cinq minutes.

Pelletier. — Mais, mon enfant, la vie ne se passe pas en conversations ! Tu as d'étranges idées sur l'intelligence... Les deux camarades dont tu parles n'ont peut-être pas ton toupet, ton bagout et ton exubérance... ce sont sans doute des enfants réfléchis et sérieux...

Jacques. — Ils sont abrutis, tout simplement ! Quand on pense qu'ils ont refusé Mareuil !

Pelletier. — Mareuil ? Qui est Mareuil ?

Jacques. — Mareuil, tu sais bien, que je t'ai amené un matin, à déjeuner...

Pelletier. — Oui, oui, parfaitement. C'est ce jeune homme qui a inventé un aéroplane.

Jacques. — C'est ça ! Eh bien, ils l'ont recalé parce qu'il ne savait pas qui avait succédé à Pépin le Bref !... Je me demande un peu à quoi ça peut servir de savoir qui a succédé à Pépin le Bref, pour un type qui veut être aviateur !... Veux-tu que je te dise, papa... je suis sûr que Mareuil a du génie !

Pelletier. — Je n'ai jamais dit le contraire. D'ailleurs, il ne s'agit pas de ton ami Mareuil en ce moment, il s'agit uniquement de toi. Il est possible que ton camarade ait du génie... mais, sans vouloir te désobliger, comme jusqu'à présent, toi, tu ne me sembles avoir de dispositions géniales dans aucune branche, tu me laisseras le soin, je te prie, de diriger ton instruction et ton éducation jusqu'à ta majorité.

Jacques. — Ah ! Non !

Pelletier. — Comment « Ah ! Non !... » ?... Est-ce que tu perds la tête ?... Je ne discute pas avec toi, en ce moment... je te renseigne simplement !...

Jacques. — Je peux tout de même te répondre...

Pelletier. — Parle-moi autrement, je te prie. Vas-y... réponds — je t'écoute !...

Jacques. — J'ai seize ans, n'est-ce pas... or à vingt ans, il faudra que je fasse mon service militaire... et tu crois que je vais rester de seize à vingt-trois ans sans profiter de la vie ?

Pelletier. — Ne crie pas, c'est inutile !... Je n'ai pas l'intention de t'empêcher de profiter de la vie...

Jacques. — Est-ce qu'on peut profiter de la vie, quand on travaille !

Pelletier. — Oui, petit malheureux !

Jacques. — Mon intention est d'interrompre, dès aujourd'hui, mes études !

Pelletier. — Ton intention ?

Jacques. — Oui !

Pelletier. — Oui, eh bien, ma volonté à moi est que tu les termines comme je l'entendrai.

Jacques. — Mais, papa, laisse-moi t'expliquer...

Pelletier. — Non, assez ! A moi de parler maintenant. J'ai vu le fond de ta pensée, et tu m'as fait connaître ton intention. Tu n'as rien à m'expliquer. Tu vas maintenant connaître ma pensée et ma décision. Si tu dois avoir un jour du génie, mon enfant, ton baccalauréat n'en empêchera pas l'éclosion... mais si toute ta vie tu dois rester un cancre, tu auras du moins la possibilité d'entrer aux Postes et Télégraphes, étant bachelier ! *(Un temps.)* Si par malheur, tu refusais d'obéir, je me séparerais de toi ! *(Un temps.)* Ainsi, j'ai passé quinze années de

ma vie à me priver de bien des choses pour te donner une éducation aussi forte que ma tendresse, et voilà le fruit de mes peines !... Est-ce que tu te rends compte de ce que j'ai fait pour toi ?

Jacques. — Oui, quoi... tu as...

Pelletier. — Oh ! Non, ne me dis pas que j'ai fait ce qu'ont fait les autres pères.

Jacques. — Tu t'es privé ?

Pelletier. — Oui... mais tu ne t'en es jamais aperçu. J'ai voulu te le cacher — mais tu aurais pu le deviner. Nous ne sommes pas aussi riches que tu le crois — nous ne sommes pas riches. Tu es très élégant — je le suis beaucoup moins. Je ne me plains pas... je l'ai voulu... et je ne le regrette pas encore... Ah ! Mon petit bonhomme, tu ne t'es rendu compte de rien !... Ta mère est morte deux ans après ta naissance... il y a quatorze ans de cela, comprends-tu ?

Jacques. — Quoi ?

Pelletier. — Quoi ?... J'avais trente-six ans, mon petit, et j'en ai cinquante, à présent ! J'étais jeune... je ne le suis plus !... J'ai vieilli pour toi... je me suis consacré entièrement à toi. Écoute bien... deux fois j'ai dû me remarier... la première fois, tu étais trop petit... la seconde fois, tu étais trop grand. Penses-y de temps en temps... *(Un temps.)*

(Il a l'air d'y penser — mais ce n'est pas à cela qu'il pense. Il regarde l'heure, puis il se lève, impitoyable.)

Jacques. — Au revoir, papa...

Pelletier. — Quoi ?

Jacques. — Au revoir, papa.

Pelletier. — Où vas-tu ?

Jacques. — Je dîne chez Mareuil... et il est sept heures et demie...

Pelletier. — Ah ! Tu dînes chez Mareuil... ?

Jacques. — Oui, papa... ça t'ennuie ?

Pelletier. — Du tout, mon enfant, du tout... c'est tout naturel — ça doit être sûrement naturel.

Jacques. — Et toi ?

Pelletier. — Moi ?... Oh ! Mon petit, ça se trouve bien... je ne dîne pas seul.

Jacques. — Ah ?

Pelletier. — Oui... regarde toi-même ! *(Il ouvre la porte de la salle à manger.)* Tu peux lire le menu... tu vas voir que je ne dîne pas seul. D'ailleurs... regarde... deux couverts...

Jacques, surpris et presque vexé. — Au revoir, papa... à demain...

DEUX COUVERTS

Pelletier. — A demain, mon petit... (*Jacques embrasse son père et sort.*) Et il me fait la tête !

(Et après avoir pensé qu'il pourrait peut-être téléphoner à Mme Blandin, et après y avoir renoncé, Pelletier entre dans la salle à manger, en disant :)
Émile, vous pouvez servir...

RIDEAU

LA
Com